

REVUE GENERALE

EN FUMANT

bier cramponné à une pièce du canot et roulé par les lames.

“ Messieurs, nous dit notre chef, le temps presse. Vous savez qu'en pareil cas c'est au conseil du bord à prononcer sur le sort d'un homme. Peut-on essayer de sauver ce malheureux sans risquer de perdre le bâtiment ? Que ceux qui sont pour l'affirmative lèvent la main : et pour Dieu faisons vite ! ” Nous étions groupés sous un des fanaux, immobiles ; l'équipage était rangé autour de nous, attendant la décision suprême. Et je vous jure que si c'eût été midi, on eût vu bien des gailards, qui étaient de vieux loups de mer cependant, aussi pâles qu'une Anglaise qui traverse la Manche. Nous inspectâmes d'un coup d'œil rapide le navire, l'horizon, la direction des vagues, la ligne noire des côtes à quelques encablures ; nous courions grand train sur ces rochers. Chacun hochait tristement la tête, mais pas une main ne se leva. Alors le commandant, d'une voix un peu voilée et s'adressant à l'équipage : “ A l'unanimité et sur notre conscience, nous déclarons que nous ne pouvons rien pour sauver cet homme. Que Dieu lui fasse grâce ! ” Puis, se tournant vers le timonier, il lui cria avec force : “ Toute barre tribord, et en avant ! ”

“ La frégate évolua de nouveau sur elle-même, livrant ses voiles au vent qui s'y engouffra avec des hurlements de joie ; elle bondit sur la vague et partit comme une flèche. Je courus à l'arrière et décrochai un fanal dont je projetai la lumière sur l'eau. A cinq ou six brasses à peine, le gabier dansait comme un totou dans un remous de lames qui le maintenaient par instants presque debout. Dès qu'il m'aperçut dans le foyer lumineux, je le vis se redresser des poignets sur son épave, fixer sur moi ses yeux grands ouverts et remuer les lèvres pour parler. Je me penchai en me couvrant l'oreille des deux mains, pour essayer d'entendre la dernière parole du pauvre matelot ; elle m'arriva forte et distincte, à travers le bruit de l'ouragan ; il criait : “ Capitaine ! capitaine ! l'étai du mât de hune a cassé ! ”

“ Une énorme vague passa, nivela la surface de la mer, et je ne vis plus que le sillage blanc de la frégate, qui filait un train d'enfer ”.

Quand le commandant eut fini son histoire, il se tut un moment ; ses gros sourcils gris se crispaient, les rides de son front se contractaient par saccades. Il but une large rasade de punch. “ Et le nom de cette victime du devoir ? ” lui demandai-je après quelques instants. Il leva les yeux au plafond et chercha d'un air un peu étonné. “ Tiens, au fait, dit-il, je ne le sais plus ”.

Vte E.-M. DE VOGUÉ.
(de l'Académie française)

ÉTYMOLOGIES

BAIE DES HA ! HA !

La Grande-Baie, connue sous le nom de Baie des Ha ! Ha ! est située dans le Saguenay. On dit qu'elle fut ainsi appelée parce que les premiers voyageurs qui remontèrent le Saguenay poussaient tous ce cri de surprise en découvrant la Grande-Baie.

MAINE

Les uns disent qu'il reçut son nom des Français, en 1638, en souvenir de la province française du Maine ; d'autres prétendent que Maine est un mot indien qui veut dire *terre principale*.

NEW-HAMPSHIRE

Le New-Hampshire reçut d'abord le nom de Laconia, qui, en 1629, fut changé en celui de New-Hampshire, parce que le capitaine J. Maron, à qui ce territoire fut concédé, était gouverneur du Hampshire, comté de l'Angleterre.

VERMONT

Le Vermont est traversé par les *Green Mountains*—Monts verts—d'où son nom.

HECTOR SERVADEC.

Le détroit de Behring.—Saisies de vaisseaux canadiens.—L'Alaska.—Le “Times” de Londres sur la question.—L'Exposition Universelle de Chicago en 1892.

* * Le détroit de Behring, qui sépare l'Amérique septentrionale de l'Asie, menace d'amener des difficultés entre les Etats-Unis et l'Angleterre. Divers bateaux canadiens ont été saisis par le croiseur américain qui fait la garde dans cette mer. Parmi les bateaux arrêtés on remarque le *Triumph* et le *Black Diamond*, saisis par le côté américain *Rush*. Ce dernier, après avoir enlevé la cargaison de phoques contenue dans ces deux bateaux, leur ordonna de se rendre à Anulaska pour y demeurer prisonniers. Au lieu de suivre ces ordres, les bateaux arrêtés se dirigèrent vers Victoria (Colombie Anglaise), où ils arrivèrent sans autres difficultés. Le *Rush* s'est rendu dernièrement à Anulaska et a été, dit-on, fort surpris de ne pas y trouver les vaisseaux saisis ni les hommes de son équipage qu'il y avait descendus pour assurer la saisie.

Les difficultés présentes sont survenues à propos de la pêche aux phoques faite dans le détroit de Behring par des pêcheurs canadiens. Les Etats-Unis soutiennent qu'eux seuls ont droit d'y pêcher, parce que, disent-ils, le détroit de Behring est une mer fermée, et qu'en conséquence elle tombe sous la direction du gouvernement américain, étant comprise dans son territoire. Cette thèse est très facile à combattre pour quiconque se donne la peine de jeter un coup d'œil sur la carte.

L'Alaska, que le détroit de Behring arrose sur une grande partie de son territoire, fut acheté de la Russie pour \$7,500,000. La Russie, pendant tout le temps qu'elle eut l'Alaska en sa possession, n'entretint jamais les prétentions des Etats-Unis, et jamais elle ne mit d'obstacles à la libre navigation du détroit.

En 1870, une compagnie américaine fut formée et, moyennant une rente annuelle de \$317,000, elle obtint le monopole de la pêche aux phoques dans le détroit de Behring pour vingt années à partir de cette date ; elle s'engageait, de son côté, à ne pas prendre plus de 100,000 phoques par an. Cette concession finira en 1890.

Sous prétexte de protéger les intérêts de cette compagnie, le gouvernement américain ordonna de saisir tous les vaisseaux de pêche qui y seraient surpris. En conséquence, quelques vaisseaux anglais furent saisis dès 1886.

Le but visé par les Américains en créant des entraves aux bateaux canadiens faisant la pêche dans le détroit est celui-ci, suivant nous. Les Etats-Unis, chacun le sait, réclament pour les pêcheries de Terre-Neuve des privilèges plus grands que ceux auxquels ils ont droit par les traités. Ils s'agitent depuis plusieurs années pour forcer l'Angleterre à amender les traités à l'avantage du gouvernement de l'Union. Mais comme la Grande-Bretagne n'a jamais voulu se rendre à ce désir, les Américains espèrent lui forcer la main en mettant des obstacles à la pêche aux phoques dans le détroit de Behring.

L'Angleterre se soumettra-t-elle ? Nous ne le pensons pas. Si toutefois elle faisait mine, un jour, de céder aux menaces des Américains, le Canada — qui doit compter dans cette question, puisque c'est son bien qui est en jeu — devra s'y opposer par tous les moyens possibles.

Le *Times* de Londres, parlant sur la même question, disait dernièrement :

“ Les saisies de la mer de Behring manquent étonnamment de sérieux. Il paraît qu'on veut éloigner les pêcheurs de Victoria en leur faisant peur par un semblant de saisie, mais sans pousser l'exécution jusqu'au bout. Les Américains semblent penser que cela ne provoquera pas de représailles ; mais ils n'ont pas le droit de pousser ce jeu-là jusqu'à des saisies et des visites illégales. Les Américains ne nous trouveront pas opposés à l'adoption de mesures pour empêcher l'anéantissement des phoques ; mais s'ils continuent à refuser toute discussion pour arriver à un règlement, nous serons obligés d'agir vigoureusement pour faire respecter notre pavillon.”

* * Chicago, la reine de l'Ouest américain, célébrera, en 1892, le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique en tenant une exposition où tous les peuples de l'univers seront invités à venir exposer leurs produits. Des comités nombreux, composés des citoyens les plus riches, sont déjà formés ; chacun d'eux s'est mis activement au travail afin d'assurer le succès de l'exposition.

Chicago est très bien située pour tenir une exposition. Bâtie sur les bords du lac Michigan, son accès se trouve par ce fait très facile par voie fluviale ; de plus, elle est le centre de presque toutes les lignes de chemin de fer et de télégraphe de l'Ouest. Sa population est d'un demi-million, et les hôtels peuvent loger cent cinquante mille personnes.

Les étrangers qui se rendront à Chicago pourront, durant le trajet, contempler le magnifique paysage et les richesses agricoles de la plus importante partie des Etats-Unis. Ils pourront, de plus, constater de leurs yeux les prodiges accomplis dans ce coin de l'Amérique depuis cinquante ans.

Nous souhaitons de tout cœur plein succès à l'exposition de Chicago. Et notre souhait se réalisera certainement, car les hommes nommés pour diriger cette entreprise sont tout à fait aptes à cette besogne.

G. H. Lumont

Tout homme peut tomber dans l'erreur, mais il n'y a que l'insensé qui y persévère.—CICÉRON.

Il y a comparativement longtemps que je n'ai pas chroniqué, peut-être est-ce pour le mieux ?

Si je viens de nouveau fumer une bonne pipe, avec vous aimables lecteurs, — je ne dis pas *lectrices* intentionnellement, car elles n'aiment pas la fumée, les lectrices... c'est-à-dire les dames. — Si me voilà de nouveau en frais de prose, c'est — pour finir une longue phrase et une pas moins longue parenthèse — parce que j'éprouve le besoin de vous raconter *confidemment* les mésaventures qui me sont arrivées depuis la dernière fois que je vous ai vus.

Il n'est rien de plus doux au cœur de l'homme, il n'est rien qui lui donne plus de courage, que d'avoir une personne en qui il puisse s'épancher. Ça nous fait trouver moins lourd le fardeau de la vie, les velléités quotidiennes, les petits chagrins domestiques, enfin, tout ce qui de près comme de loin goûte l'amertume.

Une personne à qui nous pouvons sûrement raconter les petits déboires inhérents à notre existence sur cette terre, est un autre soi-même qui devient indispensable à celui qui en a déjà fait l'essai. En sommes-nous privés, qu'un vide se fait en nous. Une insouciance que nous ne pouvons vaincre s'empare de notre volonté et nous fait couler une existence sans but, où la routine devient chronique.

N'avez-vous pas été dans ce cas là ?

Eh bien ! si jamais cette maladie de l'esprit — car c'en est une — s'empare de vous sérieusement, faites en sorte de l'éconduire immédiatement, car l'hypochondrie prendra racine chez vous. Alors, ça ne sera plus temps d'administrer des stimulants à l'esprit.

Il faudra une promenade aux tropiques, une visite à l'exposition de Paris — qui ne durera pas toujours, — une *interview* avec le grand général Boulanger, ou bien encore, il vous faudra faire une excursion jusqu'aux antipodes comme gérant du cirque Barnum.

Mais je n'ai pas pris la plume pour faire des réflexions philosophiques. Il y a assez longtemps que la langue me tortille, il faut que je vous raconte ce qui m'est arrivé.

* *

Pour piquer au plus court, je vous dirai que j'ai fait de la — prenez vent — numismatographie.

C'est un grand mot, n'est-ce pas ? Un grand mot qui aurait dû me donner la chair de poule, un grand mot dont les syllabes prononcées clairement nous arrivent comme autant de bouchons par la tête. En décomposant ce monosyllabe, il y aurait de quoi faire une magnifique devinette. Avis aux amateurs.

Le mot m'avait paru si bizarre que le désir d'étudier cette science, car c'en est une dans son genre, m'a pris subrepticement sans crier : gare !

Je me suis d'abord procuré un exemplaire de l'*Atlas Numismatique* du Dr Jos. LeRoux, de Montréal, et me suis mis en chasse.

Sans réflexion, suivant le gré de mon caprice nouveau, — qui n'en a pas eu des caprices — je me mis à ramasser tous les vieux sous, toutes les vieilles monnaies que je pus trouver dans ma petite ville de Montmagny.

Dans ma passion ardente qui était l'effet d'un moment de caprice, je voulais que tous ceux chez qui j'allais eussent des vieux sous.

— Vous avez des vieux sous, un tel me l'a dit. Laissez les moi voir seulement.

Je m'attirais les malédictions de tout le monde et je continuais quand même ma course échevelée après les vieux sous.

Après une quinzaine que j'employai presque exclusivement à la chasse aux vieux sous, je me vis possesseur d'une respectable collection de vieux sous rabougris, écornés, verdegisés.

Je les fourbis d'abord, je les classai ensuite et j'en fis une liste que j'envoyai à la *Scott Stamp & Coin Co.*, de New-York où j'espérais vendre ces bibelots à bonne composition.

Il me restait une parcelle de confiance en ces siffieux d'Américains, et sur leur demande, j'expédiai ma collection à la *Scott Stamp & Coin Co.*, comptant sur l'intégrité de cette compagnie.

Savez-
écrit q
traitre
leur en
Lors
et je ju
fares à
Aux
mes co
Hier
sous, a
J'ai
ner des
sacrais
venir j

Prom

La
voici d
lumière
n'est p
mervei
épreuv
qui ne
qui ne
tiens,
qu'a ex
le gran
sont les

A qu
d'un si
les ima
mentai
seur C
Bien d
blait al
décour
monter
Quelqu
dans le
cours
phique
pas à l'
on n'en
les com
fait au
après la
s'était
ments
ces por
core he
temps
somm

La p
arts, à
phie qu
prompt
tains e
raison
sur les
noter le
les éch
prendre
graphie
qui a fa
rapides
intérêt
ront la
vure, p
La li
librairie
l'on pou
son exp
vitres
retour
livrant
liques,
L'ens
qui long
ments d
supérieu